

Réveil ou *ecclesia semper reformanda* ?¹

Introduction

En tant que professeur d'histoire de l'Église, je m'interrogerai davantage sur le phénomène des mouvements de type revivaliste que sur l'histoire du réveil ou des réveils. Pour cela, nous replacerons le « réveil » dans le contexte plus large de l'histoire des mouvements de réforme au sein de l'Église depuis les origines. Mon souci est de rappeler que le sujet du « réveil » fait partie d'une histoire beaucoup plus large, et que cette histoire peut et doit être prise en compte dans notre évaluation et compréhension de ce que pourrait être un réveil ou bien une « réforme ».

Commençons donc par quelques mots sur les réveils. Nous parlons d'un type de protestantisme qui plonge ses racines dans trois moments importants. Le premier grand réveil date du XVIII^e siècle. Il s'agit d'un phénomène « transatlantique », lié à des personnages comme John Wesley, George Whitefield et Jonathan Edwards. Les origines de ce « réveil » se trouvent donc dans le piétisme, le méthodisme, et le puritanisme. Cela signifie que le réveil ne se cantonne pas aux frontières théologiques et dénominationnelles, cherchant à « réveiller » des chrétiens endormis. Ainsi est née la pratique de la prédication devant de grandes foules, prédication évoquant la repentance et la conversion, ainsi que la sanctification.

La deuxième période de réveil traverse le XIX^e siècle ; en Amérique du Nord, elle est associée notamment au prédicateur Charles Finney (1792-1875). En Suisse et en France, nous pouvons évoquer les noms de César Malan (1787-1864), Henri Pyt (1796-1835) et Ami Bost (1790-1874). Comment décrire et comment caractériser ces réveils ?

¹. Conférence donnée lors du colloque tenu à Vaux-sur-Seine les 28-29 mars 2003.

Le souci majeur est toujours d'insuffler dans une piété trop formelle, sans saveur ni chaleur, une foi vivante et missionnaire.

« La plupart insistent sur l'autorité stricte de la Bible et la doctrine du sacrifice expiatoire du Christ. L'expérience religieuse est déterminante : la conversion du cœur et la réception émotionnelle de la justification se tiennent dans un rapport de simultanéité avec la régénération qui devient le moteur de la vie individuelle et communautaire des convertis. »²

Évoquons enfin une troisième période de réveil liée à la naissance des mouvements pentecôtistes au début du XX^e siècle, suivis par les mouvements charismatiques, première, deuxième, troisième vagues, etc.³ Quand nous parlons du « réveil », nous parlons donc bien d'un mouvement, voire d'une tradition ayant bientôt presque 300 ans d'histoire. Il va sans dire que les Églises évangéliques ont été fortement marquées par cette tradition du réveil.

1. La « réforme » dans l'histoire de l'Église : un bref aperçu

Il existe depuis les origines de l'Église (sans parler de la période de l'Ancien Testament) une tension entre l'idéal du message de l'Évangile et la perception de la réalité vécue par les chrétiens eux-mêmes. La prédication et l'enseignement constants de l'Évangile génèrent de façon presque automatique une évaluation de l'état « réel » de l'Église. La vie des chrétiens correspond-elle à la réalité de ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ ? La prédication de l'Église correspond-elle au message apostolique transmis dans l'Écriture ? Les communautés et les institutions chrétiennes sont-elles gérées de manière fidèle ? La société environnante a-t-elle besoin d'une parole chrétienne nette et claire ?

La notion de réforme se trouve donc ainsi inscrite dans le programme de l'Évangile et de l'Église. Premièrement, il y a des critères normatifs pour la vie d'Église (l'incarnation, l'Écriture). Deuxièmement, la réalité du mal et du péché fait en sorte que l'infidélité demeure une réalité. Il y a soit « chute », soit « endormissement ». S'ensuit troisièmement une prise de conscience et un effort de renouveau, de réveil, de réforme, de restitution⁴. Le but n'est pas de restaurer un passé « perdu », mais de regarder le présent à la lumière de la Parole faite chair.

² Laurent GAMBARTO, « Le Réveil », *Encyclopédie du Protestantisme*, Paris et Genève, Éditions du Cerf/Labor et Fides, 1995, p. 1326.

³ Vinson SYNAN, *The Holiness-Pentecostal Tradition: Charismatic Movements in the Twentieth Century*, Grand Rapids, Eerdmans, 2^e édition, 1997, 340 p.

⁴ John H. YODER, « Anabaptism and History », in ; *The Priestly Kingdom: Social Ethics as Gospel*, University of Notre Dame Press, 1984, p. 124. Yoder parle de « restitution » ou de « réforme radicale ». Il ne parle pas des mouvements de réveil, mais sa notion de « réforme radicale » décrit la pratique de beaucoup de mouvements revivalistes.

Sans prétendre être complet ni exhaustif, évoquons maintenant quelques exemples de réforme. Arrêtons-nous tout d'abord au II^e siècle. En réaction à ce qui fut perçu comme une manifestation de tiédeur et « mondanisation », en Asie mineure l'évêque Montanus suscita un large mouvement critique (accompagné de ferveur eschatologique) appelant à revenir à l'Évangile. Il entraîna avec lui beaucoup de personnes et de communautés, jusqu'au grand théologien Tertullien. Puis pendant les périodes de persécution, surtout au III^e siècle, les mouvements de Novatien et de Donatus consistèrent en grande partie à rappeler les chrétiens à une fidélité perdue. En étudiant de près ces courants, nous pourrions déjà relever que les mouvements de renouveau et de réforme ne vont pas toujours sans problème car il s'y manifeste parfois un esprit de jugement très sévère.

Le monachisme se développa surtout au IV^e siècle dans l'Empire romain en réaction (implicite ou non) à l'institution d'une d'une Église de masse, après la proclamation du christianisme comme « religion officielle ». Pour être un véritable chrétien, il fallait quitter le monde, entrer dans une communauté de chrétiens convaincus, faire l'expérience de la conversion à Jésus-Christ et manifester le désir de le suivre.

Ensuite, tout au long de la période médiévale, les mouvements monastiques connurent des réformes périodiques. Tout comme dans les Églises évangéliques, la ferveur et la conviction des communautés monastiques ont connu des « hauts et des bas », d'où la nécessité de revenir aux origines, à la première communauté chrétienne de Jérusalem (Actes des Apôtres) et de revenir aux engagements de base qui constituaient les règles de vie communautaire mises par écrit. Le mouvement bénédictin connut sa première grande réforme au X^e siècle avec Cluny. Ensuite, Cluny fut critiqué et « réformé » par le mouvement cistercien. Naîtront plus tard de nouveaux ordres (comme les franciscains ou les dominicains), pour répondre à des besoins toujours nouveaux, et ramener les autres à la fidélité de leurs débuts : nouveaux mouvements, réformes continues de mouvements existants. Selon Mark Noll, l'historien renommé du *Wheaton College* (et aujourd'hui enseignant à l'Université Notre Dame de Chicago), les mouvements monastiques médiévaux furent à l'origine de presque tout ce qu'il y a eu de positif et de durable dans la vie de l'Église de 350 à 1400⁵.

La notion de réforme est importante aussi pour l'ensemble de l'histoire de l'Église pendant la période médiévale. Au XIV^e siècle en Occident, le schisme papal suscita un grand scandale et provoqua un désir largement répandu de réforme. Il fallait réformer l'Église « dans sa tête et dans ses membres ». L'Église

⁵. Mark NOLL, *The Scandal of the Evangelical Mind*, Grand Rapids, Eerdmans, 1994, p. 44.

était malade, d'en haut jusqu'en bas. Le mot « réforme » était sur les lèvres de presque tout le monde, et le mouvement « conciliaire » (XV^e siècle) chercha à ramener l'Église à la fidélité.

Ainsi, au XVI^e siècle, ce ne sont ni Luther ni Calvin qui « inventèrent » le terme de « réforme ». L'Église avait connu de nombreuses réformes depuis ses origines. Et depuis la fin du XIV^e siècle, tous, sauf peut-être ceux qui avaient trop à perdre, s'accordaient pour dire que l'Église était malade et qu'elle avait besoin de réforme.

Et des réformes il y en eut : luthéranisme, calvinisme, anabaptisme, anglicanisme, Concile de Trente. Réforme et Contre-Réforme, Réformation et réforme catholique. Les protestants en firent un principe théologique, se référant à l'Église « toujours en train de se réformer » (*ecclesia reformatata semper reformanda*). Je suivrai volontiers sur ce point Sébastien Fath qui considère que la notion de réveil trouve, au moins en partie, ses origines dans ce principe fondamental et spécifique du protestantisme⁶, sans toutefois oublier que le protestantisme est lui-même issu d'une tradition de réforme déjà bien ancrée dans l'histoire de l'Église. Le « réveil » se comprend mieux dans cette histoire plus longue de la « réforme ».

2. Réveil et histoire

a) *Ne pas séparer « réveil » et histoire .*

Pour beaucoup d'évangéliques, le réveil est devenu une tradition. Leurs ancêtres, leurs aînés ont connu le réveil, c'était merveilleux, et leur tâche serait de reproduire ce passé, d'aspirer au réveil, de prier et d'œuvrer pour le renouveau.

Même si nous affirmons le « *sola Scriptura* » et l'autorité de l'Écriture, notre lecture de la Bible se situe toujours dans un courant donné, qu'il soit piétiste, calviniste, anabaptiste ou charismatique. Cependant, même si le « réveil » est devenu une tradition importante, que ces 300 ans d'histoire éclairent notre lecture biblique et notre pratique et que les prédicateurs du réveil sont devenus nos modèles, il me semble important que cette tradition, aussi honorable soit-elle, ne se coupe pas de l'histoire de l'Église dans son ensemble.

Bien qu'il y ait eu rupture au XVI^e siècle, les Réformateurs étaient et se voulaient en dialogue et en continuité avec l'Église ancienne et médiévale. Ils connaissaient l'Écriture, mais ils connaissaient aussi les Pères de l'Église, la

⁶ Sébastien FATH, « Réveil et petites Églises », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français* 148, 2002, p. 1101.

théologie, les débats et les enjeux de leur époque, et les grandes traditions spirituelles. En se séparant de Rome, il n'était pas question de recommencer à zéro, mais d'être en continuité avec le message des apôtres, transmis dans l'Écriture. La Réforme n'a voulu ni balayer le passé, ni le mépriser, mais le prendre au sérieux.

De même, le premier piétisme, souvent à l'origine des réveils, qu'il soit méthodiste ou puritain, avait le souci de revenir à la Réforme. Spener, Zinzendorf et Wesley se voyaient en continuité avec Luther, Calvin et l'Église d'Angleterre. Ils connaissaient aussi les traditions spirituelles médiévales, Bernard de Clairvaux, l'Imitation de Jésus-Christ et la mystique...

Les Réformateurs voulaient réformer l'Église dans son ensemble ; les piétistes, eux, désiraient ramener le protestantisme à ses sources. Ni les uns ni les autres ne souhaitaient la rupture, la séparation ni le schisme. Néanmoins, la séparation est survenue, tant dans le cas de la Réforme que dans celui de Wesley ou de l'Église anglicane.

Les réveils ont, eux aussi, provoqué des ruptures et ont suscité la naissance d'Églises nouvelles, et chaque rupture a fait naître son lot de dangers. L'un des principaux dangers réside dans le regard négatif que l'on porte sur le groupe dont on est « sorti ». Ce point de rupture devient alors le point central de la théologie, au point que l'on oublie les points qui sont communs.

Si donc, si nous voulons nous inspirer de la tradition des réveils, prenons garde au danger de ne pas nous couper trop vite et trop facilement de la « grande histoire » de l'Église. Ce serait une faute historique et une faute théologique que de penser qu'il ne s'est rien passé entre la période du Nouveau Testament et celle des réveils.

b) La nostalgie du passé et le refus de la durée

Ainsi, les chrétiens évangéliques peuvent se réclamer d'environ trois siècles de tradition revivaliste et l'un des écueils qui les guettent consisterait à couper cette tradition de tout ce qui la précède dans l'histoire du christianisme. L'autre écueil qu'il faut évoquer consiste en un oubli plus radical encore de l'histoire, en une compréhension du réveil qui encouragerait les croyants à nier ou à mépriser le passé, voire le présent.

Or, plus on avance dans les trois siècles d'histoire des réveils, moins ces mouvements semblent concrètement enracinés dans le passé (quel qu'il soit, en dehors du NT). Autrement dit, les réveils, tout en se voulant orthodoxes sur le plan théologique, pourraient être plus influencés par la modernité qu'on ne le croit. Le siècle des Lumières s'est accompagné d'une critique radicale du passé et de la notion même de tradition. Dans cette optique, la connaissance vient de

la raison et de la science, et l'accumulation du savoir implique que les dernières connaissances acquises sont supérieures aux anciennes. Ce qui est récent vaut mieux que ce qui est ancien. C'est souvent vrai en informatique ou en médecine mais, même dans ces domaines, il y a toujours un cumul de savoir qu'on n'a pas le droit d'ignorer. Au lieu de se situer dans la continuité de deux mille ans d'histoire de l'Église, une certaine théologie du réveil pourrait laisser entendre que la dernière technique de prédication est la meilleure ou que la dernière expérience religieuse dépasse de loin tout ce que nous avons connu jusque là.

Selon Mark Noll, on constate l'existence d'une telle tendance dans les Églises évangéliques américaines, très influencées par le revivalisme⁷. Trop souvent, le réveil présente l'appel à se tourner vers le Christ comme une manière d'échapper au passé, y compris aux expériences et aux connaissances théologiques du passé.

La démarche revivaliste valorise l'individu, que l'on invite à faire le pas de la foi. Cela peut parfois donner l'impression que les choses importantes de la vie chrétienne reposent sur le choix de l'individu et qu'il n'y a rien à recevoir de personne d'autre. Non seulement dans le domaine de la foi, mais aussi dans celui de la sagesse ou de la compréhension et des convictions concernant la foi. Dans sa forme moderne, le réveil pourrait ainsi semer les graines de l'individualisme et de « l'immédiateté »⁸.

Les points forts du réveil peuvent donc devenir ses points faibles. En effet, il peut valoriser l'activisme (aux dépens de la réflexion théologique), ce qui est immédiat (aux dépens du passé) et ce qui est individuel (aux dépens de ce qu'on pourrait apprendre de quelqu'un d'autre). Selon Noll, par son mépris du passé, le revivalisme américain a contribué à dévaloriser tout ce qui pourrait relever du domaine théologique ou intellectuel⁹.

Par ailleurs, le réveil produit un certain style de prédicateur, dont le succès dépend de sa capacité à attirer les foules et à convaincre (à cause ou en dépit de sa théologie). Selon Noll, en produisant de tels prédicateurs, le Réveil sape l'autorité traditionnelle de l'Église (ce qui n'est pas toujours souhaitable). Que ce soit en suscitant des chrétiens individualistes qui vivent dans l'immédiateté, ou en favorisant des prédicateurs qui convainquent par leur seul charisme, le Réveil peut minimiser à outrance le lien au passé. Une réforme ou un réveil qui se coupe du passé, consciemment ou inconsciemment, risque de n'être qu'une réforme partielle, qui contribue au fractionnement inutile du corps de Christ.

⁷. « What was new after about the mid-eighteenth century was the way in which revival loomed as the dominant theme defining the nature and purpose of the church for Americans » (NOLL, *op. cit.*, p. 60).

⁸. *Ibid.*, p. 60-61.

⁹. *Ibid.*, p. 63.

Et le mépris du passé peut devenir mépris du présent. La recherche constante du réveil pourrait éloigner de ce qui est le plus important : la fidélité ici et maintenant, dans un contexte qui bien souvent n'a rien d'extraordinaire ni de spectaculaire, mais qui est notre contexte.

La recherche du « toujours nouveau » pourrait nous pousser à négliger des éléments importants de la prédication et de l'enseignement chrétien. Arrêtons-nous, par exemple, à la place si importante que l'on accorde dans nos prédications à la repentance et à la conversion, comme c'était déjà le cas dans beaucoup de prédications de réveil.

Bien sûr, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas prêcher la repentance et la conversion. Cependant, dans les Églises de professants, la majorité de ceux qui assistent aux rencontres de l'Église ne sont-ils pas censés être déjà convertis ? Et l'enseignement pratique des évangiles et des épîtres ne met-il pas surtout l'accent sur la fidélité, tant dans le quotidien de la vie chrétienne que dans les relations conjugales, les relations communautaires et nos relations avec le monde qui nous entoure ?

La vie chrétienne se construit dans la durée, parfois tout au long d'une vie qui nous semble banale ou peu exemplaire. Les membres de nos Églises ont besoin d'un enseignement complet et pratique, d'un enseignement qui leur permettra de faire face aux situations souvent compliquées de la vie de tous les jours, dans la durée ou dans des situations difficiles.

Un accent exclusif sur le réveil pourrait induire les Églises de professants à éprouver des difficultés à gérer le présent et la vie chrétienne dans sa durée. Nous pouvons faire une expérience formidable de conversion, quitter une vie de débauche ou autre. Mais si nous élevons nos enfants et nos petits-enfants dans la foi, leur rencontre avec le Christ sera probablement assez différente de la nôtre. Et une Église qui a deux cents ans d'existence connaît des questions différentes de celles d'une communauté qui vient de naître. L'une n'est pas forcément meilleure que l'autre, mais nous devrions être capables de discerner et de comprendre ces différences.

Par ailleurs, que faisons-nous de nos propres péchés, de nos infidélités ? L'histoire de l'Église est-elle seulement celle des renouveaux et des moments de grande fidélité ou celle de tout le peuple de Dieu avec sa fidélité et ses infidélités ?

La critique sévère venant des mouvements de réveil est parfois juste : l'Église a souvent été trop « à l'aise » dans le monde. Elle s'est écartée de sa vocation et de sa fidélité et a donc eu besoin de se réveiller. Cependant, nous faut-il pour autant suggérer que la seule vraie possibilité de réforme et de changement est de tout recommencer à zéro, au risque de nous couper des autres, en établissant de

nouvelles petites communautés non-structurées qui ne dureront que peu de temps avant de devenir elles-mêmes infidèles et ayant elles-mêmes besoin du réveil ? Ne devrions-nous pas plutôt apprendre à vivre dans la durée, à être des communautés avec un passé, qui apprennent à se structurer, à mettre en place des institutions qui reflètent la foi et les convictions qui nous animent ?

Je crains que le fait de négliger le passé et de minimiser la vie chrétienne dans la durée contribue à créer une mentalité qui accepte trop facilement la rupture. Parfois, lors des réveils, les autres (les infidèles) sont écartés de l'histoire, de notre histoire, de l'histoire de l'Église. Ainsi, nous allons de l'avant, en balayant le passé, n'ayant plus rien à dire à ceux qui étaient « endormis », sans rien attendre de leur part.

Ecclesia semper reformanda

Mon but n'est d'exclure ni la possibilité ni le désir de réveil mais, vous l'aurez compris, de souligner le besoin d'un enracinement dans l'histoire, quelle que soit notre appartenance ecclésiastique. Ce souci d'enracinement est aussi une aspiration à l'unité.

Je terminerai en évoquant une dernière fois le travail de l'historien Mark Noll. Dans son analyse historique des mouvements de réforme, qui concerne surtout la période médiévale, mais que nous pourrions étendre aux mouvements de réveil dont beaucoup d'évangéliques se réclament, il discerne cinq caractéristiques qui accompagnent tous ces courants.

1. Une adoration et une contemplation sérieuse de Dieu

Au commencement Dieu : l'adorer, le contempler, savoir que c'est lui la source et l'origine de notre vie, de tout ce que nous sommes, de tout ce que nous faisons. *L'ecclesia semper reformanda* ne peut pas commencer ailleurs.

2. La reconnaissance de l'état de l'homme dont la relation avec Dieu est brisée

Se tourner vers Dieu, c'est aussi reconnaître son état de péché devant lui. Non seulement celui des autres, de l'Église ou de la société, mais aussi son propre péché. La réforme ou le réveil ne consiste pas en une auto-justification personnelle, théologique ou ecclésiale devant Dieu.

3. Un retour à lecture et à la méditation de l'Écriture pour y trouver la miséricorde du Christ

La réforme s'enracine toujours dans cette miséricorde et la justification que nous trouvons en Christ. Tout au long de l'histoire, le retour à l'Écriture, à sa lecture et à sa méditation, a encouragé la réforme.

4. L'encouragement d'efforts missionnaires et l'aide aux pauvres

Les mouvements monastiques étaient missionnaires, les réformateurs ont toujours été parmi ceux qui donnaient à manger aux pauvres, qui soignaient les malades, qui combattaient l'esclavage, l'injustice et l'oppression. Les premiers réveils ont été à l'origine du mouvement missionnaire moderne, et ont été les précurseurs de l'engagement et de la réforme sociale.

5. Un accent sur l'importance de la réflexion théologique comme service à rendre à Dieu¹⁰

Tout au long de l'histoire, les réformes et les réveils ont été accompagnés d'un travail et d'un engagement théologique et intellectuel. Il ne devrait pas y avoir de fossé entre ceux qui prient, ceux qui prêchent et ceux qui réfléchissent. Tout comme une théologie coupée de la vie de l'Église ne peut être bonne, un engagement missionnaire ne peut se passer de réflexion. Nous sommes appelés à aimer Dieu de tout notre être, y compris notre intelligence.

L'histoire le montre : lorsque, par la grâce Dieu, les chrétiens arrivent à réunir et à vivre ces éléments divers, quelque chose se passe. Cela dépend d'abord de Dieu, mais aussi de notre réponse à son appel. Soyons donc de ceux qui savent discerner, de ceux qui cherchent à être fidèles, à vivre l'Évangile ici et maintenant dans notre contexte, dans la durée, en étant attentifs à ceux qui nous ont précédés. Ainsi, l'Église pourrait être *ecclesia semper reformanda*.

Neal BLOUGH

¹⁰. *Ibid.*